

BELLE OUVERTURE DE SAISON
AVEC
L'ORCHESTRE DE CHAMBRE DE STUTTGART.



Sous le traditionnel patronage de Saint MAURICE, la saison spinalienne des "CONCERTS CLASSIQUES" s'est ouverte, au soleil d'un été indien, avec le retour symbolique de L'ORCHESTRE DE CHAMBRE DE STUTTGART. Devant un auditoire d'abonnés en constante augmentation.

Retour symbolique, en effet dans la cité des images, de ce prestigieux ensemble à cordes allemand découvert au lendemain de la guerre, sous l'autorité de son patriarche messianique Karl MÜNCHINGER. C'était au soir du 12 Novembre 1952. Cet orchestre militant proposait un "retour à BACH" et une nouvelle dynamique mozartienne avec des interprétations des "Brandebourgeois" et des "SUITES" du premier et la "KLEINACHTMUSIK" du second.

De .1952 à 1958 l'ex- FESTIVAL D'EPINAL eut le privilège d'accueillir et de choyer les deux KARL rivaux de cette belle époque: Karl MÜNCHINGER et ses Wurtembergeois, et Karl RISTENPART à la tête de l'Orchestre de chambre de la SARRE, venu sous l'égide de Carl DE NYS, quasiment en " orchestre en résidence". Belle époque, en vérité, qui vit la renaissance attendue de cette Association des "CONCERTS CLASSIQUES". Depuis cet heureux temps, les choses ont bien évolué à STUTTGART.

Aux "retours à" un brin nostalgiques, ont succédé les avancées contemporaines, au bénéfice d'une certaine européenisation.

Le programme choisi cet automne était révélateur de cette heureuse tendance: un jeune chef islandais Gudni EMILSSON, un clarinettiste suédois Steffan MARTENSSON. Et un solide sandwich multiracial composé de deux tranches de pain classique (MOZART- TCHAIKOVSKI) enrobant deux nourritures contemporaines assez épicées : un concerto de AARON COPLAND et un exercice acrobatique en forme de concerto de l'Islandais ATLI INGOLFSON.

Pour demeurer dans la métaphore culinaire, écrivons d'entrée de jeu, que le divertimento mozartien K 137, a fait figure d'amuse- bouche, ou plus exactement de rince-oreilles. Ces modestes victuailles ont néanmoins permis d'apprécier le " son plein" de cet ensemble à cordes. Cependant, l'intérêt du programme était ailleurs. Et tout d'abord, dans cet éblouissant" Concerto pour clarinette et orchestre à cordes, avec harpe et piano" de AARON COPLAND .Une œuvre aux antipodes de son "APPALACHIAN SPRING" ou de son "RODÉO". Eblouissant de par son dynamisme foncier typique de Copland, servi ici par un soliste tout aussi éblouissant, le clarinettiste suédois Steffan MARTENSSON, déjà remarqué à EPINAL, lors de la venue du Quintette royal de STOCKHOLM. virtuosité époustouflante, intégration parfaite de l'instrument dans le discours planant des cordes, et survol vertigineux de la partition, au détriment d'ailleurs de

L

la harpiste et du pianiste fort modestement demeurés discrets. Si classique, structurellement, qu'elle apparaisse, l'œuvre doit beaucoup à l'irruption de l'écriture jazzique bien maîtrisée par ce soliste d'exception parvenu, sans sueur, à négocier une cadence à découvert, véritable GOLGOTHA parsemé de syncopes et d'effets de style déhanché.

Un grand moment d'émotion et la révélation soudaine d'une musique accessible au plus grand nombre. Le public spinalien ne s'y est pas trompé qui a réservé une ovation à STEFFAN MARTENSSON.

Le même interprète devait plonger son auditoire, cette fois, dans la plus complète perplexité avec cette composition insolite de l'Islandais INGOLFSSON: le concerto pour clarinette de basset et cordes (et non cor de basset mozartien). Un exercice aussi curieux que virtuose (la partition déployée en accordéon sur trois pupitres en dit long sur cette écriture logarithmique)! Cette étude sur les sons, qui explore toutes les possibilités de l'instrument et même au-delà de sa tessiture naturelle, met à l'épreuve les nerfs de l'auditeur et la résistance physique et psychique du soliste. Mais pour MARTENSSON, rien d'impossible! Chapeau bas devant ce surdoué, étonnant de self-control !

Après cette escalade vers les sommets de la polytonalité (COPLAND) et de la désagrégation du son (INGOLFSSON), quel bonheur de se retrouver sur la planète de la tonalité et de la mélodie continue! Effet de contraste voulu. Le chef Gudni EMILSSON, après stère coltiné deux épisodes de pulsations plus ou moins coriaces à maîtriser, s'est offert une belle démonstration de direction, à mains nues et souples, dans la fameuse " Sérénade en ut Majeur" de P. I. TCHAIKOVSKI.

Très à l'aise, l'ensemble a fait valoir son fameux "son plein" d'antan, dans les quatre mouvements de cette sérénade marquée par le lyrisme épanoui d'un TCHAIKOVSKI inspiré par le soleil printanier d'un séjour niçois. Cohésion parfaite du quatuor à cordes, avec des premiers violons très disciplinés dans les tutti des envolées lyriques, beau son velouté des violoncelles, et tenue charmeuse et nuancée dans la célèbre valse qui a fait jadis, les succès des petits orchestres des villes d'eaux!

Grâce à cet orchestrateur subtil qui n'a jamais renié ses racines russes, ce concert peu conventionnel et finalement passionnant, a su trouver le cœur d'un public moins rétif à la nouveauté qu'on se plaît à le répéter. Voilà qui rassurera le président des "CONCERTS CLASSIQUES" confronté, quelquefois, à des choix cornéliens dans l'élaboration des programmes. Les fils de Karl MÚNCHINGER ont su mettre le train de l'ave- nir sur de bons rails. Félicitations.

P.J.